

XYZ. La revue de la nouvelle

Une revue : trois escales

Christiane Lahaie



Numéro 128, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83956ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (2016). Une revue : trois escales. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 69–85.

Une revue : trois escales

Christiane Lahaie

CHACQUE ANNÉE, la scène littéraire québécoise étonne par sa vitalité et par la diversité des voix qu'elle donne à lire. Cette abondante production compte encore une fois quelques recueils et collectifs de nouvelles dont il serait dommage de ne pas signaler l'intérêt et la richesse. Appelé « roman accéléré », « conte », « novella », « microrécit » ou... « nouvelle », le genre narratif bref brosse sans doute le tableau le plus fidèle de notre quotidien marqué au sceau de la vitesse, de l'instantané, du « croqué sur le vif ».

Plusieurs recueils publiés au cours de la dernière année trahissent une vision fort sombre des rapports humains, qu'ils soient d'ordre amoureux, familial ou social. Ils font l'objet de la section « Dur, dur d'exister ». D'autres, plus ludiques, multiplient les pirouettes narratives ou prennent le parti de la dérision. On les trouve sous la rubrique « Jeux de formes ». Enfin, une troisième section, « Voix multipliées », réunit les nombreux collectifs de nouvelles gouvernés par des thématiques tantôt loufoques, tantôt graves.

Tout le monde a bouclé sa ceinture ?

Dur, dur d'exister

Recueil homogène, proche du roman par nouvelles, *Nuageux dans l'ensemble* de Julie Bouchard¹ propose un chassé-croisé de divers personnages qui tantôt occupent l'arrière-plan, tantôt jouent les protagonistes. Tous, cependant, vivent des amours complexes, tourmentées, quand elles ne sont pas mortifères. La première nouvelle raconte l'histoire un brin

1. Julie Bouchard, *Nuageux dans l'ensemble*, Lachine, Pleine lune, coll. « Plume », 2015.

sordide d'une femme entretenant une relation avec un homme marié beaucoup plus âgé qu'elle. Un jour, l'homme disparaît et on la soupçonne d'être responsable de la disparition. Au cours de ce récit, la femme évoque la mort d'une mariée emportée dans un remous par sa robe de noces (un fait divers dont s'inspire Bouchard). Or, cette triste histoire de noyade devient le sujet d'un autre texte : « Ma sombre robe de mariée ». De même, on lit plus loin « Dans la solitude des grandes maisons », où un médecin se suicide après que sa femme, lasse d'être trompée, l'a quitté. S'agit-il de l'homme du début ? Quoi qu'il en soit, ce médecin évoque le nouveau condo de sa femme, situé au dernier étage d'une tour. Une autre nouvelle est campée dans ce même lieu, mais chez les voisins, un couple de vieux dont la femme se souvient avec nostalgie d'un amour impossible (« Nous n'aurons pas besoin d'aide »). Dans un autre cas, il est question d'une hôtesse de l'air déprimée, prise entre son mari et le pilote homosexuel du vol régulier Californie-Alaska. Elle aussi met brusquement fin à ses jours. On trouve le même attrait pour le suicide chez un homme dont la femme lui annonce son départ dans « Laisser Tom ». Ce dernier, incapable de faire face à l'échec, la tue ainsi que leurs deux enfants, avant de boire du lave-glace (un autre fait divers notoire). Quant au dernier texte, il met en scène une femme qui roule à tombeau ouvert, tout en mentionnant le nom des autres femmes désespérées ou disparues des précédents récits. Elle stoppe sa voiture au bord d'un précipice et saute...

L'écriture serrée de Bouchard, caractérisée par l'humour noir et un cynisme certain, explore ainsi l'impossibilité de la rencontre amoureuse pour cause d'incommunicabilité. Les hommes y sont dépeints tels des êtres que le désir brut prive de réelle intimité. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le titre du recueil minimise la véritable teneur de « l'ensemble », suite ininterrompue de véritables tragédies.

Dans une certaine mesure, l'univers de *Cassures* de Karine Légeron² se compare à celui de Bouchard. Comme le

titre du recueil l'indique, l'auteure insiste sur le moment où, dans l'existence de ses personnages, tout bascule. « Noyade » relate les circonstances menant un père à orchestrer la mort d'un fils violent que ni son épouse ni lui-même n'avaient désiré. « Le cri » présente un homme qui, excédé par sa famille, arrête sa voiture au bord de l'autoroute pour hurler sa colère. « Fim do mundo », texte plus élaboré, raconte l'histoire d'une femme qui retrouve son père, même si elle lui avait signifié son intention de ne plus jamais le voir, lui qui vit à l'autre bout du monde. Pour sa part, « La laideur » flirte avec la dystopie : une femme participe à une télé réalité en tant que laide parmi les laides, car elle gagnera peut-être une chirurgie plastique intégrale. Enfin, « Sur les murs de la galerie » montre comment une femme usurpe l'identité de sa jumelle pour lui voler ses toiles et s'attribuer le mérite d'un génie qu'elle n'a pas.

Ce recueil, écrit sous le parrainage d'Hugues Corribeau, témoigne d'une bonne maîtrise de la forme, quoique le propos demeure très (trop ?) lisible. Parfois touchant (dans « Diamants et rubis », un clochard rapporte à une veuve une bague qui fait remonter à la surface un souvenir douloureux), d'autres fois moins convaincant (« Rex » donne la parole à un chien dont la maîtresse mène une vie amoureuse compliquée), *Cassures* s'en tient à l'essentiel.

Quand le corps cède de Madeleine Allard³ loge à la même enseigne que celui de Légeron par ses thèmes et ses motifs, mais affiche une écriture plus factuelle, soucieuse de « faire vrai », notamment par l'insertion de passages en anglais ou en italien. Le titre du recueil est tiré de « La voilà qui arrive », nouvelle placée en fin de parcours. Elle relate la veille d'une jeune fille auprès de son grand-père d'origine italienne, au seuil de la mort. Sans être représentatif de l'ensemble, ce texte pose la question servant de fil conducteur à Allard, à savoir : comment accepter les inévitables bouleversements qu'impose la vie ? La nouvelle d'ouverture, « Le roi de la montagne »,

3. Madeleine Allard, *Quand le corps cède*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2016.

met en scène un jeune homme qui part à la montagne avec son frère. Au fil de l'ascension, la tension monte parce que l'un d'entre eux a du mal à composer avec la naissance de son premier enfant et la dépression post-partum de la mère. « Il fait froid » narre les déboires d'une jeune femme incapable de jauger ses propres émotions au lendemain d'une rupture. Les autres nouvelles exposent entre autres les déchirements familiaux entraînés par un déménagement à Halifax et les vains efforts d'un père pour que ses enfants acceptent la situation (« Emmène-moi jouer au baseball »); la haine du corps d'une femme qui se souvient d'avoir été grosse (« Bouboule »); l'amertume d'un homme après la mort subite de sa conjointe, qui l'avait toujours dominé (« Le chevreuil »). Enfin, la nouvelle épistolaire — et bilingue — « *Snowfall* » rend compte de la rupture d'une jeune femme d'avec un ancien amant dont elle n'attend aucune réponse. Bref, pour les protagonistes d'Allard, éprouver des sentiments constitue davantage une calamité qu'une chance.

Autre recueil écrit par une femme, *Mourir, mais pas trop* d'Agnès Gruda⁴ n'évoque pas tant la mort (bien que ce soit parfois le cas) que le terme, la conclusion — d'une relation, d'un projet, de la confiance en quelqu'un ou en une cause. Dans la nouvelle initiale (« La chambre froide »), une narratrice anonyme raconte comment elle s'est inventé un titre pour participer à un colloque sur la gastronomie, quand des terroristes investissent la salle et tirent sur tout ce qui bouge. Elle parvient à se réfugier dans une chambre froide et y découvre un enfant terrorisé. À coups de signes amicaux, elle finit par tisser un lien ténu avec lui. Mais le jeune est en fait un kamikaze, de sorte que la femme échappe de peu à la mort. La même narratrice réapparaît dans « Toute la beauté du monde », nouvelle placée à la fin. Cette fois, pour échapper aux souvenirs de l'événement traumatique, elle a accepté un poste dans le Grand Nord, y travaillant dans une école où l'horreur et la mort semblent quotidiennes. Malgré tout,

elle s'y lie d'une tendre amitié avec Jacob, un professeur d'histoire venu après une rupture. Tous d'eux se prennent d'affection pour Noah, jeune victime de la dérive collective (témoin du meurtre d'une femme par son mari lors d'une soirée de beuverie, il tente de se suicider, mais est repêché *in extremis*).

Ces histoires en forme de destins parallèles constituent un motif récurrent chez Gruda, dont l'écriture rythmée maintient le suspense jusqu'au bout. Ses nouvelles s'inscrivent presque toutes sous le registre réaliste. « Si tu meurs, je te tue » raconte comment une femme reçoit, des années après la fin d'un premier amour de jeunesse, des nouvelles de son amant devenu un homme d'affaires médiocre et chauve. « Un mari idéal » met en scène un couple de vieux qui semblent filer le parfait amour dans leur maison de retraite. Or, le charme se voit rompu par la visite de leur fille, cette dernière se confiant à une préposée et révélant du coup des aspects plus troubles de la personnalité de son géniteur. Dans la nouvelle « Le piano », on découvre le destin d'une femme jadis vendue à des producteurs pour servir de matière à une scène pornographique. Enfin, une nouvelle aux accents fantastiques (« Objets inanimés (suite) ») décrit les aventures d'un personnage qui retourne dans son pays d'origine, en Europe de l'Est, notamment pour visiter l'appartement où il aurait grandi. Un enfant l'accueille, et tout porte à croire qu'il s'agit de son double métaphysique, plus précisément celui qu'il aurait été s'il n'était jamais parti. La rencontre ne dure pas longtemps. De même, le visiteur ne paraît pas troublé outre mesure. À la fin, on lui remet une boîte de boutons avec laquelle il jouait quand il était petit, et que sa grand-mère aurait laissée pour lui. Ce flottement occasionnel dans le registre ne compromet toutefois en rien la fluidité de ce recueil conçu avec soin et dans les règles de l'art.

Josip Novakovich, par le biais de *Trois morts et neuf vies*⁵, traite aussi de la mort, cette fois en tant qu'expérience

5. Josip Novakovich, *Trois morts et neuf vies*, trad. d'Hervé Juste, Montréal, Boréal, 2016.

intime, à divers moments de la vie du narrateur. Ce recueil, dont l'écriture s'échelonne sur plusieurs années (les textes ont tous été publiés en revue entre 1989 et 2008, avant d'être traduits), tient son unité du fait que toutes les nouvelles revêtent un caractère autobiographique.

Le premier récit, « Patience », raconte comment une jeune Yougoslave meurt des effets d'un vaccin américain, administré dans un contexte humanitaire. Or, l'enfant sert plutôt de cobaye, occurrence tragique abordée dans la troisième nouvelle, « La mort de Ruth », par le narrateur (un parent, un cousin ?) alors qu'il évoque la mort de sa mère. À ce moment, celui-ci vit aux États-Unis et relate l'éprouvant voyage vers l'Europe de l'Est, via la Hongrie, pour assister aux funérailles. Il y apprend que son père est décédé des suites d'une probable négligence médicale, ce fait étant rappelé indirectement dans « Pomme », le deuxième récit. D'ailleurs, le narrateur, qui porte le même nom que l'auteur, se demande s'il aurait choisi de vivre aux États-Unis s'il avait su à quel point les Américains ont abusé de la confiance des Yougoslaves. La quatrième et dernière nouvelle expose la vie tumultueuse et la mort précoce d'un chat que le narrateur et sa compagne ont adopté alors que lui était écrivain en résidence aux États-Unis. Le matou, qui n'aurait pas été stérilisé, sortait à sa guise, mais a payé cher sa liberté.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Josip Novakovich a le sens du récit et de la description. Ses nouvelles, dotées d'un style alerte, ne sont pas dépourvues d'un sain détachement face à la mort.

Dans la veine autobiographique plus ou moins assumée, on trouve également *La pharmacie à livres et autres remèdes contre l'oubli* de Claude La Charité⁶. Ce recueil s'organise autour des souvenirs personnels d'un personnage nommé Claude, professeur de littérature dont les péripéties recoupent celles de l'auteur, ce que laisse entendre la quatrième de couverture, qui évoque « une forme d'autofiction mâtinée

6. Claude La Charité, *La pharmacie à livres et autres remèdes contre l'oubli*, Québec, L'instant même, 2015.

d'humanisme ». Le protagoniste narre son enfance aliénante dans un milieu hostile aux choses de l'esprit, d'abord par l'évocation d'une naissance difficile dans « Le mystère de la nativité », récit à la *Tristram Shandy*, puis dans la nouvelle finale, « Les limbes », où on apprend la fausse couche de sa compagne. Entre ces deux moments douloureux, entre la naissance et la mort, la littérature élève l'âme, laquelle en a bien besoin. Le narrateur déplore aussi le destin funeste de la bibliothèque de son village dans « La pharmacie à livres », institution pourtant baptisée à son nom, après qu'il eut remporté un prestigieux prix. Hélas, et le village et la bibliothèque finissent par souffrir de la dévitalisation de la région. En plus de dresser un portrait peu flatteur de ses collègues (parfois médiocres), le narrateur décrit son goût pathologique pour la lecture (« Le bibliomane »), mais aussi une presque aventure avec une étudiante (« La muse du département »). D'autres événements traumatisants reviennent de manière intermittente : un accident de voiture, des amours malheureuses (dont un divorce). En parallèle, Érasme, Hubert Aquin et Jan Potocki s'invitent, comme pour souligner à quel point le protagoniste de La Charité trouve son ancrage identitaire dans la littérature du passé plutôt que dans celle du présent. Logiquement, le style suranné, précieux même, préconisé par La Charité sert à poser un regard souvent méprisant sur ses contemporains. Enfin, dans un effort ultime pour déréaliser le tissu narratif, La Charité déforme les noms des endroits où son personnage aurait professé. Ainsi, il est question de la Faculté de télékinésie d'Ouinipigon, de la ville de Mirouski ou de Mégalogopolis, alors que d'autres villes québécoises portent leur nom réel.

Roman par nouvelles, récit, roman tout court, voilà autant de dénominations génériques possibles pour ce recueil à la facture originale et déroutante.

Jeux de formes

À la suite d'une recherche portant sur les contes et légendes issus du Centre-du-Québec, Jean-Pierre April 75

publie *Méchantes menteries et vérités vraies*⁷, recueil au ton humoristique dont les intrigues sont parfois cocasses ou étranges, mais plus souvent sordides. April structure les « contes » qui le composent selon une logique spatiotemporelle, soit de manière chronologique et en fonction de lieux réels où se serait déroulée leur histoire. Si « Les cochons dans la maison », nouvelle initiale, est à prendre au premier degré, « Les arbres à bébés » frôle le merveilleux, car on y explique comment on suspendait les bébés aux arbres pour les surveiller pendant que tout le monde était aux champs. Un exemple typique de ce qu'on trouve dans *Méchantes menteries*... ? Un ourson prend la place d'un bébé, non sans en avoir mangé une bonne partie. D'ailleurs, avec les relations sexuelles (parfois bestiales), la dévoration et l'anthropophagie s'érigent tels des thèmes récurrents, surtout dans les contes présentés comme étant plus anciens. Vies étriquées et crimes abjects vont donc de pair ici (« La diligence des noyés » ou « Odélide, jeune martyre canadienne »). Somme toute, April soumet une suite de contes qui ne vont pas sans rappeler *Originaux et détraqués*, la déchéance d'un peuple en prime.

Malgré le titre aux accents baudelairiens, *Les fleurs du malheur*⁸, Bruno Jobin n'inscrit pas son recueil dans la veine symboliste, loin s'en faut. En revanche, il suggère ainsi le caractère décadent des sujets qu'il aborde. Ses quatorze récits policiers, très brefs, évitent le développement de la psychologie des personnages (pourtant un trait formel de ce sous-genre). En fait, Jobin propose une série de scénarios proches du récit noir ou à suspense, scénarios au sein desquels un retournement final (et quelque peu abrupt) transforme souvent le criminel en victime de ses mauvaises intentions. Par exemple, « Jardin secret » raconte comment un homme déterminé à commettre un crime passionnel meurt aux

7. Jean-Pierre April, *Méchantes menteries et vérités vraies*, Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2015.

8. Bruno Jobin, *Les fleurs du malheur*, Gatineau, Vents d'Ouest, coll. « Rafales/Nouvelles noires », 2015.

maines d'une victime décidément trop forte pour lui. Le texte « Cheval de Troie » met en scène un écrivain qui planifie soigneusement le meurtre du critique littéraire le plus impitoyable, mais aussi le plus influent, pour insérer dans son ordinateur une critique élogieuse de son nouveau roman. Or, il se souvient, trop tard, d'avoir négligé d'effacer une trace de son passage. Ironiquement, dans « La bourse ou la vie », le monde de la littérature et des prix octroyés par des organismes subventionnaires sert de toile de fond à la nouvelle la plus longue du recueil. Un meurtrier en série y assassine les finalistes par pur plaisir et pour la publicité qu'il espère en retirer. Certes, ne renouvelle pas le sous-genre policier qui veut ; plusieurs textes ont un air de déjà-vu : meurtres d'enfants (« Jours heureux », « La peau d'Edgar Allan », « Le cri des barbares »), femmes violentées (« L'heure du crime ») ou erreur sur la personne (« La muse du métro »). Mais les amateurs risquent d'y trouver leur compte, l'écriture maîtrisée de Jobin ne faisant aucun doute.

À première vue, on se demande de quoi il sera question dans un recueil ayant pour titre *De la température corporelle des marmottes et autres thèses inexplorées*⁹. Robert Brisebois, lui, le sait. Sa nouvelle éponyme met en scène un homme qui dialogue avec la pierre tombale d'une personne inhumée en 1691. Tous deux « discutent » de tout et de rien, entre autres de l'équivalence entre la température corporelle de l'humain et celle de la marmotte, deux créatures destinées à retourner à la terre... Les sept textes de longueur inégale qui composent le recueil constituent à des degrés divers des pastiches de l'œuvre de H. P. Lovecraft. Témoin, « Le pont Pax » raconte un échange de textos entre deux jeunes dont l'un est chargé de droguer des candidats à l'euthanasie. On trouve aussi deux récits plus poétiques : « Avec Brown Jenkin » (peut-être le meilleur texte du recueil) et « Le petit homme ». « Le réel de Leibniz », nouvelle plus élaborée et qui clôt le recueil, réifie plusieurs motifs gothiques. Son narrateur se voit initié à une

9. Robert Brisebois, *De la température corporelle des marmottes et autres thèses inexplorées*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, 2015.

pratique surnaturelle dans un château médiéval en Nouvelle-Angleterre, dont le propriétaire est un descendant d'une vieille famille canadienne. Les résultats s'avèrent inouïs : il ne souffre plus des atroces douleurs qui l'avaient amené là, mais ne saisit pas tout de suite l'explication pourtant évidente de ce prodige. En fait, il est mort.

Le recueil de Brisebois constitue en soi un projet louable, consistant à puiser aux sources du gothique américain. À l'instar de celle de Lovecraft, l'écriture reste maladroite, alambiquée. La syntaxe mal assurée de même que les passages dialogués peu crédibles font croire que le nouvellier a tenu à suivre le « maître » jusqu'au bout.

*Méfaits divers*¹⁰, recueil de Jean-Pierre Vidal, fait résolument dans l'hétérogénéité, tant par la longueur des textes (d'une page à quelques dizaines) que par les registres exploités. « F-X Lanthier et ses fantômes », une dystopie, parle de la déchéance d'un producteur devenu célèbre pour ses histoires de mort en direct. Les nouvelles « Le retard absolu » et « L'ensablement » doivent autant au fantastique de Borges qu'au réalisme magique de Murakami. Ainsi, le calembour qui sert de titre au recueil se révèle tout à fait programmatique. Nul doute que Vidal sait écrire ; son narrateur pointe même les subjonctifs et les conditionnels dont il émaille son discours sur la pauvreté intellectuelle de son lectorat. Du coup, le monde du livre et des salons littéraires occupe beaucoup de place dans le recueil. On l'observe à travers « Les serre-files », « Dédicaces inc. », « L'éducation littéraire », « Je signe les livres des autres » et « La veuve ». Certains textes, plus courts, font figure de facéties littéraires ; « C'est arrivé aujourd'hui » propose ainsi les actualités au temps d'Œdipe. Mais quand le narrateur de Vidal se prononce contre la féminisation des titres et les excentricités dans le choix des noms d'enfants (« Appelez-moi Nimportkoman »), on ne sait plus trop quoi penser. Pourtant, Vidal l'auteur offre de très belles choses quand il permet à l'émotion d'affleurer dans « Round

10. Jean-Pierre Vidal, *Méfaits divers*, Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, 2015.

About Midnight», texte bref où on évoque la mort d'un musicien endetté.

Des « romans accélérés », voilà ce que propose Bernard Lévy dans *La nuit du violoncelliste*¹¹. Le texte d'ouverture, « En guise de préface, conversation imaginaire », sert précisément à définir ce « genre » par le biais d'un dialogue fictif entre un écrivain et son éditeur. Le roman accéléré, en fait, a toutes les allures de la nouvelle... divisée en chapitres. Le ton est donné et relève de la fantaisie, une impression renforcée par la gratuité apparente des ruptures et des enchaînements narratifs. Quant au fil conducteur thématique du recueil, il gravite autour de la musique, de la composition et des musiciens eux-mêmes. Exception notable, « Cartes postales » relate la rencontre, la vie commune et la séparation d'un couple formé d'un homme sédentaire et d'une femme nomade.

On ne peut pas en vouloir à quiconque va vers l'expérimentation formelle. Or, ici, les textes de Lévy confinent à la nouvelle segmentée, et ce, au détriment de ses intrigues, pourtant prometteuses.

Contrairement à Lévy, Caroline Paquette n'hésite pas à aller vers une appellation générique contrôlée, soit la novella, dont elle offre un « triptyque ». Les trois récits de son recueil *Le monde par-dessus la tête*¹² parlent d'enfance. Le héros du premier texte, Manuel, évoque une veillée de Noël au sein d'une famille élargie. La tempête qui bloque les routes, la visite d'un cousin plus âgé (et musicien), la beuverie générale à laquelle il assiste en spectateur médusé et les mystères de la nuit créent une atmosphère que la narration (du point de vue de l'adulte, des années plus tard) relie au conte traditionnel *La chasse-galerie*. Cela est d'autant plus manifeste que le cousin, sorte de Baptiste Durant, finit la soirée seul, dans le sous-sol, à tituber et à vociférer contre les injustices de la vie.

11. Bernard Lévy, *La nuit du violoncelliste*, Montréal, Triptyque, 2015.

12. Caroline Paquette, *Le monde par-dessus la tête*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Romanichels », 2016.

Le même Manuel est brièvement présent dans la novella suivante, « Romane l'automne venu », dont l'intrigue tourne autour de Romane et Vicki. Il s'agit là de fausses meilleures amies, la seconde jeune fille servant de témoin à la première, nettement plus brillante. Tout rappelle ici l'univers de Réjean Ducharme dans *L'avalée des avalés*, Vicki incarnant Constance Chlore et Romane, Bérénice. Le troisième texte, plus court, redonne la parole à Vicki, au printemps (« De fil en avril »). Cette dernière évoque des occurrences anodines telles qu'une chute ou quelques points de suture, mais qui ont néanmoins une portée existentielle : appréhension de la mort, découverte des imperfections de la nature.

Les récits donnant la parole à des enfants laissent souvent perplexe. Ce n'est pas le cas ici, tant la plume de Paquette s'avère alerte et son style, fluide. Une belle maîtrise du genre de la novella.

De la nouvelle longue, on passe aux microrécits de Daniel Castillo Durante dans *Étrangers de A à Z*¹³. Cette fois, soixante-trois textes se bousculent, de sorte qu'à la lecture on a du mal à reprendre son souffle. Les meilleurs textes se concluent par une chute qui déstabilise la trame narrative à peine esquissée. Par exemple, « Goa » se clôt sur une phrase qui laisse entendre à un père que son enfant s'injecte de la drogue dans les veines... « Libération » flirte avec le néofantastique, alors qu'un pacte va se sceller sans qu'on en comprenne la teneur exacte.

Il faut dire que Castillo Durante sait mettre à profit la brièveté du genre, laquelle peut vite devenir un véritable art de l'énigme. À cet égard, le titre du recueil (et de la dernière nouvelle) ne rend qu'à moitié compte de l'esprit d'ensemble. En effet, ces étrangers deviennent familiers dans la mesure où la plupart des récits évoquent les mêmes lieux (Argentine, Pérou, Mexique, Canada — Ottawa et Montréal) et mettent en scène des triangles amoureux illicites, des relations familiales troubles, voire incestueuses, et des personnages connus

13. Daniel Castillo Durante, *Étrangers de A à Z*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2016.

(dont Michaëlle Jean dans « Le feu et l'eau » et « La francophonie et le merle d'Amérique »). Un alter ego de l'auteur apparaît même dans « Un machiste altruiste et la porcelaine de Limoges ».

De toute évidence, Castillo Durante prend plaisir à raconter ces tranches de quotidien plus ou moins insolites. On peut signaler d'occasionnelles maladresses et quelques lourdeurs, mais la brièveté et l'extrême concision de la nouvelle trouvent à se déployer ici avec bonheur... et une pointe d'ironie.

Voix multipliées

Cassie Bérard l'a compris : la folie constitue un thème privilégié de la nouvelle, comme si l'évocation d'états mentaux désordonnés se voyait bien servie par le caractère laconique du genre. L'unité du recueil *Il n'y a que les fous*¹⁴, qu'elle a dirigé, en fait foi. Fidèle à sa manière habituelle, François Blais y relate l'histoire d'un désœuvré parti en quête de la voix suave émise par un système téléphonique. On s'en doute : tout cela ne peut que mal finir. Pour sa part, David Bélanger choisit d'échafauder une intrigue policière dont l'enquêteur s'imagine (à tort ou à raison) qu'elle a des ramifications politiques. Tandis que, sur fond de paranoïa, Mélikah Abdelmoumen évoque à rebours les événements de *Charlie Hebdo*, Andrée A. Michaud fait entrer son lecteur dans un délire hallucinatoire. Enfin, le protagoniste de Mathieu Leroux s'intoxique au contact de divers supports électroniques, rejoignant peu à peu dans sa folie le personnage central du film *The Shining*. Voilà. Le ton est donné.

Parmi les nombreuses conséquences auxquelles peut mener la folie, il y a le crime, et il semble que la nouvelle et le crime fassent également bon ménage. À preuve, le collectif *Crimes à la bibliothèque*¹⁵, sous la direction de Richard Migneault. Ce projet ne pouvait pas rater sa cible, plusieurs

14. Cassie Bérard (dir.), *Il n'y a que les fous*, Québec, L'instant même, 2015.

15. Richard Migneault (dir.), *Crimes à la bibliothèque*, Montréal, Druide, coll. « Reliefs », 2015.

de ses collaborateurs ayant déjà une longue feuille de route, dont Roxanne Bouchard, Laurent Chabin et Maryse Rouy. D'autres promettent, tel David Bélanger. François Barcelo, égal à lui-même, fournit un récit en forme de jeu de l'esprit où il démontre que, depuis Gutenberg, les livres ont tué plus, et mieux, que n'importe quel tyran, y compris Staline. Martin Winckler, de son côté, entre dans le monde de Boris Vian et de Vernon Sullivan. Francine Ruel, enfin, nous amène à Venise. Pour les amateurs de polars seulement...

Pour ces mêmes amateurs, signalons la prémisse (fictive) à la base du collectif ayant pour titre *La disparition de Michel O'Toole*¹⁶, dirigé par Tristan Malavoy: « Rappelons les faits. Le 15 mai 2015, le journaliste Michel O'Toole circulait à moto sur la Côte-Nord. Il venait de vendre au magazine *L'actualité*, dont il était devenu un collaborateur régulier, l'un de ces reportages qui avaient fait sa réputation. Bel article en perspective, donc. Mais l'affaire a mal tourné: durant le trajet, pour une raison qui demeure inconnue, le journaliste a disparu. O'Toole comme sa moto semblent s'être tout bonnement volatilisés. » Huit auteurs, dont Malavoy lui-même, tentent tour à tour d'élucider ce mystère. Certains noms s'imposent d'emblée (Christine Brouillet, Patrick Senécal). D'autres étonnent (l'auteur-compositeur-interprète Daniel Bélanger).

Quoi qu'il en soit, on retrouve la tonalité et l'univers de chaque auteur, malgré la commande: le caractère attachant et crédible des personnages de Brouillet, le lyrisme contemporain de Malavoy... Un texte, celui de Mathieu Laliberté (« Entre ciel et cratère »), fournit la clé de l'énigme, alors que d'autres laissent le sort du disparu en suspens. Certaines nouvelles ont pour décor le Québec; d'autres sont campées en Irlande du Nord, contrée d'origine d'O'Toole. Quant à Senécal, il choisit le mode fantastico-humoristique.

Étant donné que le policier a besoin de temps pour se déployer, les nouvelles de ce collectif sont assez longues, tout en exploitant pour la plupart les poncifs du sous-genre :

16. Tristan Malavoy (dir.), *La disparition de Michel O'Toole*, Montréal, Les Éditions XYZ, coll. « Quai n° 5 », 2015.

alternance de sommaires et de scènes, dialogues abondants, ellipses, climat angoissant, questionnements existentiels. Le plus beau texte reste celui de Deni Béchar, lequel est livré par bribes au fil du livre : on y entre dans la tête d'O'Toole et la poésie fait le reste : « Dans nos actions quelle est la part du lieu, quelle est la part du sang ? » se demande le protagoniste. Mais on n'attend pas de réponse.

Dans un registre similaire, *Douze histoires de plage et une noyade*¹⁷, dirigé par Michel Vézina et Marie-Chantale Gariépy, impose des contraintes à ses collaborateurs : écrire en s'inspirant d'une photo d'une plage de Cape Cod, et parler de noyade. Michel-Olivier Gasse, Elsa Pépin, Patrice Lessard et Tristan Malavoy (encore lui !) sont de la partie. Or, l'exercice donne presque toujours lieu à une histoire criminelle, à un récit noir. Les variantes originales sont ici peu nombreuses ; plusieurs donnent dans l'érotisme. Sourire en coin, Malavoy propose une mise en abyme du collectif dans « Le lancer parfait », où un certain Michel V. ne fait pas que de la figuration...

Parlant d'érotisme, *Travaux manuels*¹⁸, dirigé par Stéphane Dompierre, prend pour ainsi dire le sujet à bras-le-corps. Certains relèvent le défi avec humour : Simon Boulerice pastiche son quotidien de chroniqueur à la radio pour s'improviser *pole dancer*. D'autres le prennent plus au sérieux (ou presque) : Mélikah Abdelmoumen se met dans la peau d'une femme qui fantasme sur Marilyn Manson ; Mathieu Handfield élabore sur la nature du désir tel qu'il se manifeste quand on est prisonnier d'un scaphandre et en route pour Mars ; la protagoniste du récit de Caroline Allard attend que son mari lui « pisse dessus » (un jeu érotique censé briser la routine). En fait, on peut se demander s'il est bien question d'érotisme ici, tant il est clair qu'on ne vise à émoustiller personne. Parler de sexe est une chose. Susciter le désir en est une autre.

17. Michel Vézina et Marie-Chantale Gariépy (dir.), *Douze histoires de plage et une noyade*, Montréal, Coups de tête, 2015.

18. Stéphane Dompierre (dir.), *Travaux manuels*, Montréal, Québec Amérique, 2016.

Si on le compare aux collectifs commentés jusqu'ici, *L'ère-seconde*¹⁹, dirigé par Marie Lamarre, tranche par son pessimisme et ses cris du cœur en provenance d'une génération de trentenaires incapables d'entrer résolument dans l'âge adulte. Cet assemblage de nouvelles a pour sous-titre *Portraits d'une génération entre deux millénaires*, et c'est précisément cette posture entre deux âges qui caractérise les protagonistes de Rébecca Deraspe, d'Alexandre Soublière et de Mathieu Vézina, notamment. Amours décevantes, désillusion par rapport aux promesses des nouvelles technologies de la « communication », absence de perspectives d'avenir : tout y passe. Certains textes parviennent à capter le *zeitgeist* : « Je n'ai rien à dire (de plus) » de Guillaume Lambert ou « L'art d'accumuler » de Caroline Roy-Element. Mais c'est celui de Philippe Boutin, « Être bien sans moi », qui excelle à nommer le présent dans toute son incertitude.

*Comme la fois où*²⁰, « recueil d'histoires vraies » publié sous la direction de Geneviève Jannelle et Marie-Ève Leclerc-Dion, va un peu dans le même sens, dans la mesure où on y convie un groupe disparate de collaborateurs et de collaboratrices à se remémorer un souvenir de jeunesse, fondateur de leur identité fragile. Emmanuel Bilodeau, Biz, Fanny Britt et Claudia Larochelle, entre autres, sont de la partie. Le projet s'inspire du blogue de Leclerc-Dion, dont le regard cynique sur ses contemporains n'est pas exempt de truculence ni de lucidité. Le collectif ne contient pas que des nouvelles, il présente aussi des recettes de cuisine (!), de la bande dessinée, des textes dramatiques et des photos. Il s'agit donc d'un curieux objet littéraire, mais « Comme la fois où ma tante m'a offert un changement de sexe » de Leclerc-Dion vaut assurément le détour.

Enfin, comme chaque année depuis 2011, la Ville de Gatineau organise un concours littéraire, « Des nouvelles de Gatineau », lequel permet la publication d'un collectif très

19. Marie Lamarre (dir.), *L'ère-seconde*, Montréal, Tête première, 2016.

20. Geneviève Jannelle et Marie-Ève Leclerc-Dion (dir.), *Comme la fois où*, Montréal, VLB éditeur, 2015.

hétérogène, puisque s’y côtoient auteurs confirmés et néophytes²¹. Le thème du numéro 4 : « Gatineau haute en couleur ». En effet, les participants avaient pour consigne de mettre littéralement de la couleur dans leurs textes. Si plusieurs contributions paraissent convenues, naïves même, d’autres se démarquent par leur grande qualité littéraire : c’est le cas de « L’arc blanc » de Madeleine Stratford ou d’« Une vie ordinaire » de Dominique Rochon. Parce qu’il permet l’émergence de telles voix, ce concours a indéniablement sa raison d’être.

Certes, il a fallu passer rapidement sur la plupart des ouvrages dont il a été question ici. Beau paradoxe, d’ailleurs, que cette impossibilité de résumer en quelques lignes un recueil de textes brefs... Cela oblige à retourner à la source, qui, comme on peut le constater, coule en abondance.

À vous, maintenant, d’arpenter ces nouvelles contrées.

N.B. : L’auteure de cette rubrique tient à remercier chaleureusement Georges Desmeules pour sa précieuse collaboration.

21. Jeanne Duhaime et Jacques Michaud (dir.), *Des nouvelles de Gatineau 4 : Gatineau haute en couleur*, Gatineau, Vents d’Ouest, coll. « Rafales », 2015.